de chacun, les lits et les batteries de cuisine, 16 voyageurs (bourgeois et bourgeoises, comme disent nos hommes), le guide, 8 rameurs, des provisions pour tous, voire même 4 petits cochons en caisse, des poulets en cage; mais enfin, à trois heures et demie du soir, tout était installé, les derniers adieux faits, la voile hissée; un vent léger la gonflait, et bientôt la barque, ne laissant qu'un imperceptible sillon après elle, dérobait à nos regards attendris ces enfants bien-aimés, porteurs de la bonne nouvelle. Que Dieu les bénisse et leur fasse rapporter à tous des fruits de salut!

+ HENRI, évêque d'Anemour, O. M. I.

JOURNAL DE Mgr CLUT.

Mission Saint-Isidore (Fort-Smith), le 6 mai 1884.

1° *Voyage à la mission Saint-Michel (Fort-Rae).*

Notre cher petit Père B. ROURE étant généralement seul depuis quatorze ans, n'ayant avec lui ni Père ni Frère depuis ce temps-là, et étant obligé de faire un long voyage chaque année pour se confesser, laissant pendant ce temps sa maison fermée et ses ouailles privées de secours spirituels, je me suis décidé à aller le voir moi-même et à lui épargner le voyage.

Le 9 décembre 1883, le courrier du Fort-Raë arrivait. J'avais espéré profiter de l'occasion des porteurs de l'express venus du Fort-Raë pour me rendre à ce poste, et du sentier qu'ils venaient d'ouvrir dans la neige à travers les bois. Mais ces hommes avaient reçu les ordres de se rendre au Fort-Simpson. Comment faire? Si je ne fais pas ce voyage de suite, le R. P. ROURE sera exposé à demeurer deux ans sans avoir la consolation de voir un prêtre. Cependant, je ne puis trouver de guide.

Comme le trajet se fait à travers les bois, qu'il y a de grands lacs et de grands marais à franchir, il est très facile de s'égarer.

Le 10 décembre, à midi, nos traîneaux sont prêts et nous nous mettons en route.

Comme en hiver les jours sont bien courts, nous ne pûmes faire un long trajet cette première journée. Mais tout alla bien et nous pûmes suivre le sentier.

Il n'en fut pas ainsi les jours suivants. Il y avait souvent des hésitations et de longues recherches, surtout sur les lacs ou dans les marais et les pays privés d'arbres. Dans les endroits où les sapins sont petits et fourrés, comme le sentier est très étroit, souvent mon traîneau frappe contre les arbustes recouverts de neige. La secousse fait tomber cette neige par avalanches sur moi et sur mes couvertures. Ce n'est pas agréable; et le soir, lorsqu'il faut coucher dans ces couvertures glacées, et cela par un froid excessif, c'est une grande souffrance. Maintenant que je me fais vieux, j'envie le sort de mes jeunes compagnons de voyage qui dorment cependant d'un bon sommeil, tandis que je passe la plupart de mes nuits en insomnies et à grelotter.

Le 14 décembre, nous étions arrivés sur un grand lac qu'on nomme le *lac du Détroit*. Sur la glace, il nous est de toute impossibilité de suivre le sentier. Alors nous nous guidons à l'aventure; mais, arrivés de l'autre côté du lac, nous n'apercevons ni balises, ni aucune marque de sentier; nous faisons en vain presque tout le tour du lac pour le trouver. A la fin, voyant que nous nous égarions, nous rebroussâmes chemin, pensant qu'il devait être à notre gauche; et nous hâtions le pas afin d'y rentrer avant la nuit. Déjà les premières ténèbres nous environnaient, et notre sentier n'était pas retrouvé. Il fallait songer à camper. J'indi-

quai une place propice vers laquelle nous nous dirigeâmes. Avant de commencer le campement, Joseph fait une quinzaine de pas en avant et me dit : « Venez voir, je crois que le sentier est ici ; il y a des saules qui semblent avoir été couchés par des traîneaux. » En effet, c'était le sentier. Pour bien m'en assurer, je fis environ 1 mille par terre dans le bois, et je ne cessai de craindre que lorsque j'eus rencontré un campement ; car le sentier était enseveli sous une couche épaisse de nouvelle neige, et n'était reconnaissable que d'une manière confuse, à la résistance plus grande qu'il offrait aux raquettes.

A deux heures du matin, nous quittions le campement et nous nous mettions en marche. Après deux heures perdues à tourner dans le bois, nous arrivons en face d'un autre grand lac. Là, s'il y eut eu du bois sec, nous eussions fait du feu et attendu le jour, mais il n'y avait pas de bois et pas d'abri, et le froid était très vif. On continue donc de marcher, mais nous perdons de nouveau le sentier. On hésite, on tâtonne. Enfin, nous traversâmes le lac et nous fîmes du feu en attendant le jour. Vers dix heures, au lever du soleil, chacun prend une direction pour chercher le sentier. Notre Indien le retrouva et nous repartîmes ; mais vers midi nous le perdîmes de nouveau sur un très grand lac. Personne ne s'y reconnaissait. Nous employâmes toute la soirée à chercher, mais vainement. Je commençais à être dans des transes terribles. Je reconnaissais cependant une grande montagne isolée sur notre gauche, et je savais que là nous n'étions qu'à environ 40 milles du Fort-Raë. Mais s'il y a tourmente, comment nous orienter ? nous n'avons pas de boussole, et si nous manquons le grand lac des Esclaves, nous sommes perdus sans ressource et nous allons mourir de faim et de froid ; et si nous ne pouvons retrouver le sen-

tier, comment en tracer un nouveau dans la neige, dans les forêts, par monts et par vaux ? La situation était inquiétante ; je craignais de périr avec mes trois compagnons de voyage, et, pour plus de chance de nous sauver, j'avais formé le dessein de rebrousser chemin. Cette résolution déplaisait à tous mes compagnons. Notre Indien me dit : « Eh bien, rebroussez chemin et allez préparer le campement à cette place où il y a du bois sec; quant à moi, dit-il, je vais aller faire une dernière tentative. »

Nous allâmes donc camper et l'Indien alla faire une grande tournée dans le bois, pensant y trouver le sentier. En effet, il nous revint pendant la nuit et nous dit qu'il avait trouvé. C'était une bonne nouvelle pour tous. Après un modeste souper, nous nous enveloppâmes de notre mieux dans nos couvertures, car il faisait un vent et un froid rigoureux. Nous étions campés dans un grand terrain brûlé. Il n'y avait pas un sapin vert pour nous abriter, et notre feu creusait et s'enfonçait continuellement dans la mousse. Il ne chauffait pas et nous envoyait une fumée si épaisse, qu'on ne pouvait rien distinguer. Le froid était si pénétrant, que nul de nous ne pouvait dormir, et c'était à qui mieux mieux pousserait des gémissements tout en grelottant.

Personne ne pouvant plus y tenir, on se lève de bonne heure, à neuf heures et demie du soir, et une heure après nous quittions cet horrible campement.

En partant et le long du chemin, je récitai bien des fois l'*Angele Dei*. Grâce à nos bons anges gardiens, nous franchîmes des lacs, des forêts, des marais, des pays brûlés, et, sauf quelques courts moments d'hésitation, nous nous tirâmes d'affaire.

En nous rapprochant du grand lac des Esclaves, nous suivions un ravin où heureusement je me reconnaissais

un peu. J'avais bien soin aussi d'interroger les étoiles et de m'assurer par elles que nous faisions chemin droit. Grâce à une marche accélérée et obligatoire, à cause du froid excessif, et aussi grâce à la solidité de nos chiens, nous allions vite. Le dimanche 16, nous arrivions à Saint-Michel vers midi et demi, juste après la grand'messe. Les paroissiens du R. P. Roure étaient aussi contents que leur pasteur de me voir arriver. C'était un grand empressement à venir me toucher la main et baiser ma bague. Le R. P. Roure reçut en plus une accolade bien fraternelle; j'étais gelé et transi de froid ; ma barbe était toute couverte de glaçons.

Bientôt ma présence à Saint-Michel fut partout connue aux environs, et les Indiens s'empressèrent de venir me voir. Ils voulaient être à la Mission pour la belle fête de Noël. Le 24, le R. P. Roure et moi fûmes presque continuellement occupés à entendre les confessions jusqu'à l'heure de la messe de minuit. A cette messe solennelle, nous eûmes 92 communions. A la grand'messe du jour, il y eut 22 confirmations. Au printemps dernier, j'avais cependant donné ce sacrement à près de 100 Indiens. Ceci prouve que notre vicariat n'est pas complètement désert et que les habitants y sont fervents et pratiquants.

Notre cher Père Roure était heureux de nous avoir, le F. Rousset et moi, mais je ne pouvais faire un long séjour. Je voulais être de retour à la Providence, pour le plus tard, le dernier jour de l'année.

Le lendemain de Noël, j'eusse voulu partir de grand matin, mais le temps était sombre et il neigeait un peu. Alors, au lieu de nous lever à deux heures, nous ne nous levâmes qu'à quatre heures.

Nos catholiques du Fort-Raë et les Indiens, qui, eux aussi, sont tous catholiques sans exception, avaient prié le R. P. Roure de sonner la messe, et de sonner long-

temps pour que tout le monde entendît la cloche et pût venir. C'est ce qui fut fait, et personne ne manqua à l'appel. Après la messe, on sollicita encore comme une faveur que la cloche fût sonnée de nouveau pour l'heure de mon départ. En effet, à sept heures, le R. P. Roure sonna sa petite cloche, et tous, blancs et Indiens, envahirent sa maison. Je causai un peu avec eux pendant qu'on faisait les derniers préparatifs du voyage et qu'on attelait nos chiens. Enfin, à sept heures et demie, tout était prêt. Je bénis chacun en particulier et nous nous mîmes en route.

Le bon Père Roure avait l'obligeance d'envoyer son traîneau avec son jeune homme pour aider à porter les bagages et nos provisions de bouche. Ce jeune homme ne devait nous accompagner que pendant une journée, mais c'était déjà un grand secours.

Cependant, tout le monde fait escorte à ma petite carriole, depuis la maison du Père jusqu'au lac. Arrivés là, mes chiens prennent la course, et la nombreuse escorte se hâta de m'exprimer d'heureux souhaits de voyage tout en nous accompagnant du regard.

Le froid était alors très vif. L'avant-veille il y avait 48 degrés centigrades.

Le traîneau de notre orphelin, Joseph Mac-Kay, portait 400 kilogrammes de viande et de peaux donnés par le R. P. Roure pour les enfants de l'école de la Providence.

Durant la nuit du 27 au 28, le froid fut si intense et le vent si violent, qu'il me fut impossible de fermer l'œil. Je passai une bien triste nuit sur mon lit de sapin et en un lieu bien mal abrité contre le vent.

Le 29, pour accélérer la marche et ménager mon attelage, je chaussai plusieurs fois les raquettes et le lendemain je fis de même; c'était aussi pour me réchauffer;

car j'avais beau m'envelopper dans ma carriole, le froid me saisissait et mes membres devenaient inertes. La marche précipitée et pénible m'ayant fait suer, le soir, au campement, je me trouvais transi de froid et bien mal à l'aise. Tandis que je me séchais d'un côté près d'un grand feu, je me gelais de l'autre. Bon gré, mal gré, je dus me coucher avec mes habits imbibés de sueur d'un côté et couverts de frimas de l'autre. De plus, nos couvertures étaient glacées. Comment dormir en pareilles conditions? J'avais cependant un grand besoin de réparer mes forces par un peu de repos. Mais impossible. Une autre grande misère s'ajoutait encore aux autres, et mes lecteurs me pardonneront de la dire et excuseront l'expression : j'étais couvert de poux.

Nous arrivâmes à la Providence à une heure de l'après-midi, gelés et harassés. Grande joie de nous voir! les deux petites cloches de l'évêché et du couvent sonnent à grande volée; Pères, Frères, Sœurs, enfants de l'école, population, tous sont contents de m'avoir pour le premier de l'an.

31 décembre. — Pour me souhaiter la bonne année, les Sœurs avaient fait préparer de beaux chants et de jolis compliments par les enfants de l'école. De plus, une jolie pièce, bien débitée par les petites filles, fut jouée, au grand contentement de tout le monde.

4 janvier 1884. — Le froid est toujours des plus rigoureux. Vers le lever du soleil, le thermomètre indique tous les jours de 46 à 48 degrés. Aujourd'hui, à midi, il indiquait 43 degrés.

Pendant mon nouveau séjour à la Providence, il y a eu quelques confirmations. Il y a eu aussi examen des enfants de l'école.

J'ai été très satisfait. J'ai constaté une fois de plus que nos chères Sœurs de charité obtiennent de grands suc-

cès auprès de nos enfants métis et de nos orphelins indiens.

2° *Voyage de M*gr CLUT *de la Providence à la Nativité.*

4 février. — Le courrier du Mackenzie est arrivé le 2 à la Providence. Il ne devait repartir que le 4; et M. Camsell, chef traiteur du district Mackenzie, désirait que je parte avec lui. C'était en effet le jour fixé pour tous deux. Mais M. Camsell doit partir à quatre heures du matin. Je ne puis être prêt à cette heure, tenant à dire la messe avant le départ, et pensant ne pouvoir suivre ce monsieur, qui va ordinairement très vite, étant moins chargé, parce qu'il a trois traîneaux, tandis que je n'en ai que deux. Le principal but de ce nouveau voyage est d'aller donner la mission à Saint-Isidore (Fort-Smith). Ce poste n'a pas reçu de visite épiscopale depuis sept ans.

J'y vins pour la dernière fois en 1877. Durant mon séjour de près de six mois, il y eut constamment grande disette, et les Indiens mourant de faim ne purent que faire des apparitions passagères. Plusieurs même ne purent venir, et très peu purent amener leurs familles.

Il est donc grand temps pour l'évêque de venir donner la confirmation dans cette chrétienté. Le R. P. JOUSSARD, qui est chargé de la desserte de cette Mission, m'invite depuis longtemps; je dois me rendre à ses instances pressantes. C'est pourquoi, malgré les avantages de ma présence à la Mission de la Providence, j'ai cru urgent de m'absenter.

Tout en faisant la visite de la Mission Saint-Isidore, je pourrai revoir avec fruit notre Mission Saint-Joseph et celle de la Nativité.

Le cher Frère ROUSSET est le conducteur fidèle et habi-

tuel de mon traîneau. Joseph Mac-Kay, notre orphelin, porte sur le sien le bagage et les vivres.

Ce qui me consola un peu des souffrances du voyage, c'est que je pus faire un baptême dans une hutte sauvage. Cette hutte, en forme de cône tronqué, était si petite, que je ne pouvais m'y tenir debout. La jeune mère de l'enfant étendit son unique couverture sur les branches de sapin qui servaient de parquet. Cette couverture était loin d'être neuve et propre, mais la pauvre mère n'avait rien de mieux. C'est agenouillé là-dessus que je dus procéder aux cérémonies du baptême. Le Frère ROUSSET m'assistait.

Nous repartîmes de là à quatre heures du matin. Nous allâmes prendre notre dîner dans la maison d'un excellent Indien montagnais. La maîtresse du logis, en apercevant plusieurs traîneaux se diriger vers sa maison, s'était empressée de remplir un grand chaudron de lapins sauvages, mets appétissants auxquels nous fîmes honneur.

Le 7 février, vers deux heures du soir, nous arrivions à notre chère Mission Saint-Joseph. Le R. P. DUPIRE m'accueillit avec joie, et bientôt la population du Fort-Résolution, connaissant mon arrivée, s'empressa de venir me saluer. Je passai deux jours à Saint-Joseph, le samedi et le dimanche.

Déjà le R. P. JOUSSARD était parti depuis dix jours pour Saint-Isidore, afin d'y préparer sa pauvre maison pour m'y recevoir.

M. Camsell repartit le samedi. Mais moi j'étais bien aise de passer le dimanche à Saint-Joseph. La petite population de ce poste en fut très heureuse.

Là je me procurai un nouveau traîneau, parce que celui de l'Indien de la rivière au Bœuf ne devait pas aller plus loin. Je repartis le 11 pour la Mission de la Nativité. Profitant du sentier ouvert par M. Camsell et ses compagnons, nous allions bon train. Cette marche accélérée

me donna quelque espérance d'arriver à la Nativité pour la fête du 17 février.

Le 11 février était le cinquante-deuxième anniversaire de ma naissance. Aussi, au campement du soir, le Frère Rousset voulut faire de l'extra pour le souper. Outre les mets habituels, c'est-à-dire un peu de viande de renne, il me servit du riz aux pommes. Après le souper, nous commençâmes une petite causerie que la tourmente vint bientôt interrompre. Le vent et des tourbillons de neige nous avertissaient qu'il était temps de nous glisser sous nos couvertures et de nous y tenir enveloppés de notre mieux. Le vent devint si furieux, que les arbres craquaient autour de nous et menaçaient de nous écraser dans leur chute. J'eus l'idée toute la nuit que le cinquante-deuxième anniversaire de ma naissance pourrait bien être le dernier de ma vie. Changer de place, il n'y avait pas à y penser par le temps qu'il faisait. Ma ressource était de me confier à mon ange gardien. Je lui adressai bien souvent la prière *Angele Dei*, sans oublier de prier aussi les anges gardiens de mes deux compagnons.

Le 13, lever de grand matin, à une heure après minuit. Le déjeuner traditionnel a lieu comme de coutume, en pleine nuit, mais l'insomnie causée par le froid avait fait disparaître tout appétit, chez moi du moins. Nous partons à deux heures et demie et nous marchons jusqu'à huit heures du soir, afin d'arriver à la maison d'un bon Montagnais. C'est celle de Niyalti (le Bègue). Il est parti pour la chasse aux rennes, mais les gens de sa famille et quelques personnes qui se joignirent à elle nous reçurent avec respect et empressement. Nous pûmes nous reposer un peu dans cette halte, où nous rencontrâmes quelques premiers signes de civilisation.

Nous n'étions pas loin de la Mission Saint-Isidore ; j'avais hâte d'y arriver; nous nous levâmes donc à une

heure du matin et, à l'aube, nous surprenions le P. JOUSSARD, qui venait de faire une tournée de trois jours dans le bois pour chercher un gros orignal.

J'annonçai tout de suite au Père que, comme ses Indiens n'étaient pas encore réunis autour de la Mission, j'allais continuer ma route pour me rendre à la Mission de la Nativité et tâcher de m'y trouver pour notre grande fête du 17 février, afin d'y renouveler mes vœux avec nos Pères et Frères et de présider la cérémonie. Après le déjeuner, le Frère ROUSSET se mit à l'œuvre pour nous préparer des galettes et des provisions, et à midi nous nous remettions en route.

Il y a 120 milles entre le Fort-Smith et le Fort-Chipewyan. Il fallait se dépêcher et accélérer la marche pour arriver le 16 au soir. Nous eûmes cependant cette bonne fortune, car à neuf heures du soir nous embrassions nos Frères de la Nativité. Vous dire toute leur joie de mon arrivée n'est pas chose facile ; mais la joie était bien réciproque.

Le 17, j'eus la consolation de renouveler mes vœux avec nos Pères et Frères de la Nativité, mais, par exemple, je n'avais pas une belle voix pour faire l'exhortation d'usage. La veille, voyant que nos chiens commençaient à se lasser, j'avais marché souvent et très vite. J'avais pris chaud, puis froid, et je m'étais sérieusement enrhumé.

Le R. P. DE CHAMBEUIL et le Frère LARUE étaient arrivés quelques jours auparavant de notre Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de sorte que nous nous trouvâmes huit Oblats a renouveler nos vœux. Il y eut donc grande fête à l'église et fête aussi au réfectoire, malgré l'extrême pauvreté de la Mission.

La chère Mission de la Nativité entretient un pensionnat-école de vingt-quatre enfants. Les ressources y sont très précaires, et, par-dessus le marché, sur trois Frères

deux sont malades depuis longtemps, et rien n'annonce la fin de leurs souffrances.

Le R. P. Pascal a un serviteur marié, mais il a plus d'ennui que de profit avec ce monde. Il est bien embarrassé pour faire marcher sa Mission, nourrir son nombreux personnel et suffire à tout. Lui et le R. P. Le Doussal travaillent très souvent du matin au soir comme des mercenaires. Ils travaillent même au-dessus de leurs forces, et cela au préjudice de leur santé. Je suis persuadé que si nos Pères de nos provinces de France, d'Angleterre et du Nouveau-Monde voyaient nos Pères Pascal et Le Doussal, et, je puis ajouter, presque tous nos Pères du vicariat, travailler comme des malheureux pour vivre, et négliger forcément ainsi l'étude des langues nécessaires, la théologie et la préparation de leurs instructions, ils feraient de nouveaux sacrifices pour nous procurer des Frères.

Nos bonnes Sœurs de charité du Canada qui dirigent l'école ont voulu profiter de mon séjour à la Nativité pour me faire confirmer les enfants ayant fait leur première Communion l'année dernière. Ils étaient au nombre de sept, auxquels j'adjoignis un enfant montagnais. J'administrai ce sacrement le 24 février.

13 *mars*. Aujourd'hui je reprenais le chemin de Saint-Isidore. C'est principalement pour cette Mission que j'ai fait le long voyage de la Providence ici. Pour le retour, nous n'avons pas mis plus de temps que pour l'aller : deux demi-journées nous ont suffi ; mais pour faire le voyage en si peu de temps, il faut se lever de grand matin et ne pas s'amuser en route.

Cette fois, le R. P. Joussard était aux aguets. Il s'est empressé, en nous voyant arriver, de sonner ses cloches, je ferais mieux de dire ses clochettes, car il a suspendu ensemble deux cloches du poids de 8 à 10 kilogrammes.

Les Indiens du Fort-Smith arrivèrent pour la plupart durant les semaines de la Passion et des Rameaux. J'ai pu leur faire des instructions bien régulièrement durant près d'un mois.

Le jour de Pâques, nous avions quatre-vingt-huit communions pascales ; le nombre total s'est élevé à cent quatre, et il y a encore quelques Indiens qui n'ont pu venir. Vous voyez par là que nous avons, nous aussi, nos consolations. Nos populations sont clairsemées, mais généralement elles savent profiter de la présence des missionnaires et elles nous donnent des chrétiens pratiquants.

La Mission du Fort-Smith est bien pauvre. Pour réunir nos Indiens, nous n'avons qu'une salle qui sert en même temps de cuisine. A l'extrémité, le R. P. Joussard a pratiqué une petite chapelle d'environ 8 pieds carrés : il se propose d'agrandir ce local.

Aux jours de grand concours, il y avait impossibilité d'admettre tout le monde, et cependant on avait rempli ma chambre, contiguë à la salle, et les gens étaient pressés comme des anchois.

7 *mai*. Aujourd'hui nos Indiens sont tous dispersés, cherchant de quoi vivre, mais nous les reverrons encore pour la plupart avant mon départ.

Durant la mission, plusieurs faits me firent connaître leur foi pleine de simplicité. Ainsi, un jour, je vis revenir au confessionnal un homme qui était venu la veille. Je lui demandai s'il avait oublié quelque chose dans sa confession. « Non, dit-il, mais je viens me confesser maintenant pour ma femme. Elle ne se porte pas bien et n'a pu venir de si loin ; comme j'ai pitié d'elle, je voulais me confesser une seconde fois, à son intention. »

Le dimanche des Rameaux, le R. P. Joussard, après avoir béni les rameaux, en faisait la distribution ; mais

comme la maison et la chapelle étaient envahies de tous côtés et que la circulation était impossible, j'annonçai que chacun recevrait son rameau à la porte, en sortant, et j'avertis de baiser la main du prêtre et le rameau en le recevant. Un petit garçon, au lieu de baiser le rameau, le prit entre ses dents et sortit aussitôt avec sa prise.

Ce même dimanche des Rameaux, ma mitre étant exposée sur une crédence, les sauvages, en passant devant, se signaient, priaient et faisaient la révérence. C'est ce que me dit le R. P. Joussard après la cérémonie.

25 *mai*. Après avoir donné la Mission à Saint-Isidore, j'ai cru devoir revenir à la Nativité pour régler plusieurs affaires importantes et y rencontrer les Indiens. J'arrivai ici après quatre jours de voyage, le 22. Les Indiens n'ont pu arriver encore qu'en petit nombre ; la glace du lac Athabaskaw les arrête pour la plupart. Mais j'espère qu'ils arriveront au premier jour et que je pourrai les voir presque tous avant de retourner au Mackenzie. Les RR. Pères, les Frères et les Indiens de la Nativité sont très heureux que je sois venu les voir.

† Isidore, év. d'Arindèle, o. m. i.

CEYLAN.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE COLOMBO.

A l'occasion de la spoliation des biens de la Propagande par le gouvernement italien, Mgr Bonjean a adressé à son clergé et à ses fidèles une lettre pastorale où nous trouvons les documents historiques les plus précieux. C'est une vigoureuse défense des droits de l'Eglise. Voici ce document traduit de l'anglais :